

# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

## QUE SONT-ELLES DEVENUES ?

Au temps de l'Ancienne FRANCE, les communautés villageoises de notre Flandre française grouillaient d'activités diverses notamment dans le domaine agricole et ses dérivés, mais aussi au sein des abbayes.

Néanmoins, l'institution active et apostolique par excellence était la paroisse avec à sa tête le curé trônant dans son église.

Effectivement, la vie paroissiale était ponctuée principalement par trois évènements familiaux: la naissance-le mariage-la mort...

Les sacrements du baptême, du mariage étaient répertoriés sur les registres de catholicité ainsi-que la liste des décès par ordre chronologique.

Je vous propose d'examiner, après le décès constaté, l'organisation des funérailles dans « l'Ancien Temps » que le poète chansonnier sétois Georges Brassens avait résumé, à sa façon, dans l'un de ses nombreux et célèbres poèmes

### « Mais où sont les funérailles d'antan ? ».

L'église catholique apostolique et romaine a défini le symbole du sacré à travers les sept sacrements que sont le Baptême, la Réconciliation, la Confirmation, l'ordination, l'Eucharistie et l'Onction des malades (avant la mort).

L'inhumation des défunts n'est donc pas un sacrement. Le vocable « sacrement » provient du latin « Sacramentum » signifiant le SIGNE. Le sacrement est donc un acte sacré ayant pour but la SANCTIFICATION du fidèle qui le reçoit...

Dans cette étude, je vous propose la description de l'appel au prêtre, de la confession, de l'extrême onction et enfin l'organisation des funérailles. « La mort était quotidienne... et en même temps une hécatombe naturelle.

# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

## L'EXTRÊME ONCTION ou Monsieur LE CURE S'EN VA DONNER LE BON-DIEU



Du Moyen âge à la Révolution Française, quand un être humain était à l'agonie, la famille avertissait le curé de la paroisse. Pour l'aider dans son office, le ministre du culte choisissait au moins deux enfants de chœur: L'un portait le seau d'eau bénite et quelques lingettes, l'autre portait la croix... Malheur aux enfants de chœur dont l'habitation voisinait le presbytère car leur réquisition était presque systématique ... J'en veux pour témoignage l'un des descendants de la ferme Desseaux - la plus proche de l'église - qui me racontait par le menu les tâches opérées par ses ancêtres lors de la visite d'un moribond...

Sous le règne de Louis-Philippe Ier (1830-1848), le port de la soutane noire devient obligatoire pour les curés dans les paroisses. Cela durera plus de ...120 ans. Présentons le ministre du culte paroissial. La soutane est serrée autour de la taille d'une ceinture dont la cocarde s'épanouit en éventail et que prolongent des franges de soie... un col blanc aux coins rabattus sur le devant, rabat de soie noire sur le côté...la mosette noire à boutons côté gauche relevé par le petit chapeau castor ou une barrette mais aussi un calot de curé serré sous le bras... ce chapeau évoluera au XXème siècle pour prendre une forme melonnée et bordée. Un petit souvenir d'enfance : je me rappelle encore d'un ancien curé d'Hertain (Belgique) qui venait à bicyclette de femme - soutane oblige - coiffé de sa barrette noire à la pharmacie Roger Ternisien à Baisieux-Gare dans les années 1950-60. Au début du XIXème siècle , on inhumait encore très vite les morts et quelquefois le lendemain du décès pour être sûr que le « prétendu décédé » était « bien mort ». Le prêtre

## LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

devait se rendre précipitamment sur le site. Or Baisieux est très étendu...Se rendre à la ferme du Ponthois ou à celle de Drumez à Breuze ou chez un habitant du Marais près de Chérengh à deux kilomètres environ nécessitait une marche de plus d'une heure dans des chemins boueux au printemps, gelés en période hivernale, ponctuée par des civilités auprès des paroissiens que l'on croisait ... Ajoutez à cela comment protéger le registre paroissial si éventuellement il ventait, pleuvait ou neigeait ? Car bien entendu le prêtre devait transcrire l'acte sur le registre et demandait de le signer par un proche... quelquefois le servant s'apercevait qu'il avait omis de faire signer l'acte de décès et apposait de sa plus belle écriture « ne savent ni lire ni signer » alors que le même témoin avait signé quelque temps auparavant un acte de mariage... quelquefois le curé oubliait le registre, c'est le bedeau ou le clerc qui se déplaçait chez le mort pour commettre l'acte religieux sur le registre. D'abord écrits en latin, les actes sont rédigés en français en 1737. Quand par hasard, devant un mort, on soupçonnait un cas de « corruption » à savoir un début de putréfaction ou de décomposition du défunt, l'inhumation était immédiate ... Par souci d'une hypothétique contagion bien entendu ...

Arrivé au domicile de l'agonisant, le prêtre et ses deux « choéphores » entraient dans la maison, la porte étant entrebâillée. Le curé s'entretenait avec la famille vérifiait qu'il n'y avait pas de soupçon de suicide ou de meurtre ... puis il pénétrait seul dans la chambre du malade gisant. Il fermait la porte afin d'être en tête à tête avec le mourant pour le confesser. La table de chevet supportait un cierge allumé. La confession débutait par une prière et des signes de croix dans la pénombre la plus prononcée. Les eulogies terminées, le prêtre s'adressait au malade pour le confesser. Cet acte religieux ne pouvait être partagé qu'entre le « prétendu pécheur » et le catéchumène. Le moribond allait peut-être se libérer d'un péché particulièrement grave, caché depuis des lustres dans sa mémoire et dont l'aveu lui ouvrait les portes du Paradis parmi les Bienheureux. La confession pouvait prendre du temps car à l'article de la mort, l'expression orale est difficile et compliquée. La voix est ténue et basse souvent décousue inaudible... il faut sans cesse répéter les questions... Face à une fin relativement proche, l'Eucharistie est l'ultime communion que reçoit le malade encore vivant, une sorte de viatique - (Du latin VIATICUM: provision de voyage-) précédant la mort qui l'emportera certainement vers un « Eden mérité ». Le prêtre entonne cette même phrase devant tous les moribonds: « Par cette onction sainte, que le seigneur en sa grande bonté vous reconforte par la grâce de l'Esprit-Saint. Ainsi vous ayant libéré de tous péchés, il vous sauve et vous libère » ... La confession terminée et l'absolution rendue, la famille et les enfants de chœur entrent dans la chambre et répondent par des AMEN aux diverses prières... le curé enjoint

# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

aux enfants de chœur de nettoyer les endroits du gisant où le péché avait pu éventuellement pénétrer le corps de l'humain: les oreilles, le nez, la bouche, les doigts et les orteils. La « toilette » effectuée, le servant traçait des croix sur les endroits précités avec le pouce, oint des saintes huiles... Si le religieux estimait en conscience, l'imminence du décès du malade, il avertissait le sonneur( l'sonneux à Baisieux) qui se rendait à l'église pour sonner l'agonie. Un coup toutes les dix secondes jusqu'à ce qu'un proche du défunt vienne l'avertir que celui-ci avait fait le grand pas et rendu son dernier souffle. On appelait également le Cloqueman (appelé aussi Pintenellier en Picardie) à savoir l'annonceur de morts pour prévenir du décès qui passait dans les rues.

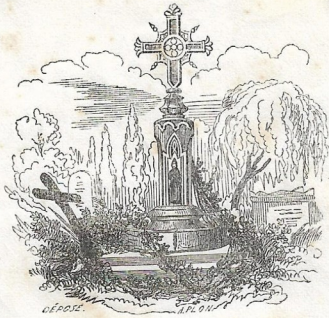
En Flandre française, les familles riches, « les GROS MORTS » comme se plaisait à dire le petit peuple des communautés villageoises, chargent une femme qu'elles paient pour aller inviter aux obsèques tous les foyers. Pour accomplir cette tournée, elle revêt le mantelet, un vaste manteau de béguine à cape. Au milieu du XIXème siècle, on vit apparaître le mortuaire ou (« billet de mort ») de taille assez imposante (80cm sur 60cm pour les plus grands) que l'on accrochait au portail de l'église, sur la porte de la maison mortuaire et en d'autres lieux comme les estaminets par exemple... mais aussi sur les frontons les chapelles dispersées dans la paroisse...

Sur le mortuaire, tous les messieurs ainsi-que leurs dames étaient invités au « Convoi et funérailles ». En fin de page figuraient le nom du ou des boulangers (Ponteville depuis 1815 à la paroisse Saint-Martin et chez Masquelier-Briraud-Polnecq à Baisieux Saint Jean-Baptiste au XXème). Cette pratique cessera avant la première guerre mondiale. Ces boulangers chez qui les pauvres de la paroisse munis de leur jeton donné en fin d'office, pourront retirer le pain offert par la riche famille du défunt. Puis apparut le mortuaire que l'on connaît aujourd'hui distribué dans les maisons, ainsi que les images mortuaires en guise de remerciement avec ou sans photo du défunt... Dans certaines provinces ainsi qu'à Paris et les grandes villes, pour les personnalités connues, la biographie des défunts remplissait les pages des obituaires... Désormais la rubrique nécrologique payante des journaux quotidiens a pris le relai mais l'usage de l'internet commence à détrôner la presse.



# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

4. Bis  
M



Mr & Mme GIBOUL-MEURISSE, Mr & Mme FRANÇOIS-GIBOUL, Mr & Mme GIBOUL-MATTHIEU & leur famille, Mr & Mme VERNIER-GIBOUL & leur famille, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de Dame Catherine-Thérèse BENGREMONT, leur Mère, Belle-Mère, Aïeule et Bis-aïeule, Veuve de Mr Jean-Baptiste-Joseph Giboul, Propriétaire en cette ville, décédée le 5 septembre 1845, âgée de 88 ans, administrée des sacrements de notre mère la sainte Eglise.

Ils vous prient d'assister au Convoi solennel qui aura lieu Dimanche 7 dudit mois, à douze heures un quart, en l'église de Saint-Etienne, sa paroisse, d'où son corps sera conduit en celle de Wazemmes, au cimetière duquel lieu il sera inhumé.

L'assemblée à la maison mortuaire, rue Esquermoise, N° 18.

Ils vous prient aussi d'assister aux Messes qui seront célébrées au Maître-Autel de ladite église de Saint-Etienne, Samedi 13, pendant toute la matinée. (Les Matines seront chantées à dix heures.)

Les pains seront distribués par MM. les Membres du Bureau de charité aux indigents de la paroisse de Saint-Etienne.

Un DE PROFUNDIS, s'il vous plaît.

Lille, le 5 septembre 1845.

Lille. Imprimé par REBOUX Frères.

type de mortuaire au XIXème siècle à Lille

# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

Les gens du Nord et notamment les Basiliens ont un respect vertueux des morts. Quand un paroissien meurt, tout s'arrête dans la maison. Le défunt est entouré d'un véritable culte... Chacun veut offrir ses services aux endeuillés... Dans la maison mortuaire, les horloges sont arrêtées, un voile noir a été jeté sur les miroirs, parfois on retournait les glaces... On parlait à voix basse. Plus rien ne se meut exception faite des animaux domestiques mais on les associait au deuil: les cages d'oiseaux et les ruches, si on en possédait, étaient recouvertes de voiles. Enfin parfois on nouait un ruban noir au cou du chien et du chat... Le mort était installé dans la plus grande pièce de la maison, quelquefois la seule salle. Il était exposé dans ses plus beaux habits, le chapelet à petits grains le plus souvent, entre les doigts de la main . On plaçait le bénitier à goupillon face aux pieds... On installait parfois au chevet du mort, un seau d'eau très pure que l'on prendra soin de jeter après les funérailles car elle aura été chargée des différents forfaits du défunt. Le soir, autour du lit mortuaire, se déroule la « Veillée » où l'on récite par cœur les rituelles Litanies et les Grâces. Après ce rituel, on se concertait pour décider qui, des paroissiens proches, pour veiller le défunt la nuit.

Les pauvres habitaient une petite chaumière construite en terre, bâtie en « bauge », mélange de terre, de paille ou de foin et de bouse de vache foulée aux pieds. Souvent composée d'une seule pièce, chaque maison possédait une cheminée qui servait aussi d'éclairage. Les fenêtres appelées « béottes » étaient rares, le verre étant souvent remplacé par du papier huilé quel que peu transparent. Les meubles étaient rares, exception faite de la table du lit ou paillasse et du coffre multi usages, souvent en bois fruitier local, servant à la fois de rangement et de siège. On comptait quelquefois jusqu'à 10 chaises... La terre battue tenait lieu de carrelage et les murs étaient blanchis à la chaux tout au moins XVIIème siècle et au début XVIIIème ... Une odeur assez forte , nidoreuse et de remugle y régnait faute d'évidente aération.

Sortons de la maison mortuaire. Plaçons nous sur le trottoir devant le modeste immeuble. Les volets sont fermés... La porte est entr'ouverte. A partir de 1855 on pend les tentures noires et les bannières noires à larmes d'argent (appelées aussi gonfalons) on fabrique une croix de paille pour la poser devant la porte et un bouquet de buis bénit. Curieusement, c'est le charcutier qui loue les bottes de paille pour la confection de la croix mortuaire (6 bottes pour les petites gens et jusqu'à 60 bottes pour les riches rentiers). On entendra fréquemment cette phrase dite en patois : « chét un intierremint à 6 bottes ou un à cinquante bottes ! » Sur la porte, on appose un crêpe ou un crucifix, ce dernier souvent prêté par la paroisse...



# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

Jusqu'à l'organisation des funérailles, après les Angélus du matin, du midi et du soir on sonnait le glas: une volée de quatre coups pour les hommes, trois coups pour les femmes, deux coups pour les enfants dans le seul but d'inviter les paroissiens à partager le deuil avec la famille. Les matines et laudes sont chantées souvent la veille de l'office funèbre.

Avant la période révolutionnaire, les morts étaient inhumés dans un linceul blanc et le plus fréquemment dans une fosse commune sauf pour les membres du clergé de la noblesse (les DE THIEFFRIES à Baisieux) et des membres des grandes familles bourgeoises. Une exception l'abbé DEBERKEM curé de saint Martin au XIXème siècle, fut enterré dans le cimetière derrière l'église. A partir de 1801, l'usage du cercueil se répandit, suite à une initiative du Préfet de Paris. Petit à petit, le cercueil sera réglementé et obligatoire en France: il fallait que le bois mesure au moins 22mm d'épaisseur et qu'il soit muni de quatre poignées. Puis venait le moment de négocier la place au cimetière... de nos jours, la nature du bois a changé mais les quatre poignées sont toujours d'actualité.



# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

## Qu'est ce que le cimetière ?

Étymologiquement, en grec, le cimetière désigne « le lieu où l'on dort, le dortoir ». Mais en France et plus particulièrement dans notre espace septentrional, cette terre bénite était un endroit où la fantaisie était exempte: Mais y sont exclus aussi, les enfants non baptisés (un endroit extérieur leur était réservé avant qu'ils ne gagnent les limbes pour le repos de leur âme), les concubins, qui « ont préféré un commerce charnel hors mariage », les divorcés, les suicidés... A Baisieux les cimetières entourent l'église... A la fin du XIXème siècle, dans les cimetières, les édifices mortuaires vont évoluer et croître de plus belle, on construit les stèles, on bâtit des chapelles (la famille Duquesnoy en a érigé une au cimetière du Grand-Baisieux où la servante madeleine appelée marie y a sa place... la famille Carrez avait son édifice funèbre à l'entrée du cimetière). Début XXème siècle, le cimetière continue à refléter la structure sociale de la commune... Aujourd'hui la coutume est moins vraie même si elle n'est pas interdite .

Avant l'enterrement, il fallait choisir le mode de funérailles. Le choix s'opérait selon le rang social de la famille. A Baisieux, on distinguait trois classes de funérailles :

- Première classe : Avec corbillard, tentures et lanternes, le convoi coûtait 120 francs dont 25 francs de conduite. Elle était réservée aux gens aisés.

- Deuxième classe: Avec corbillard et tentures, le convoi coûtait 60 francs dont 25 francs de conduite.

- Troisième classe :Avec corbillard sans tentures, le convoi coûtait 30 francs dont 25 francs de conduite.



ci-dessus un corbillard tiré par deux chevaux rue Arago à Lille début XXème siècle



# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

NB: L'enterrement était gratuit pour les gens inscrits au bureau de bienfaisance puis le bureau d'aide sociale (actuel CCAS). Au XVII<sup>ème</sup> siècle, on trouve la mention latine : « sub mensa pauperum » signifiant sur la table des pauvres, désignait les familles sans ressources et qui étaient exonérées des frais d'obsèques. La famille bénéficiait du « service ordinaire » soit un service minimum qu'on appelait service à deux chandelles. (Les riches bénéficiaient d'un service à 18 chandelles). Le coût était différent selon l'heure de l'évènement (cela coûtait moins cher à 10 heures qu'à 11h ou 11h30). (A Lille par exemple sous le Second Empire les funérailles en grande pompe se déroulaient à 11h30 et coûtaient une fortune...). A Baisieux comme le cimetière ceinturait l'église, le corbillard ne servait que de la maison endeuillée jusqu'à l'église... il était tiré par un cheval, parfois deux et quelquefois quatre pour un riche rentier. Le cheval était mis à disposition par les cultivateurs, à tour de rôle, il devait être docile pour ne pas perturber le cortège funèbre, on n'attelait pas un cheval atteint de la gale par exemple pour tirer le corbillard... Si la messe était chantée, il fallait rémunérer l'organiste, le sonneur... Tous les services étaient payants. Quand, au XX<sup>ème</sup> siècle, il fallut éloigner les cimetières des deux églises, le corbillard partait de la maison du défunt jusqu'à l'église et à l'issue de la messe il partait en cortège au cimetière. Les menuisiers et le curé (ou le pasteur) organisaient les funérailles. A Baisieux Sin c'était Oscar David qui avait la charge du corbillard et son cousin René David qui habitait place Jean-Baptiste Lebas de la bière et des accessoires en zinc notamment... A la paroisse Saint-Martin, ce fut longtemps Raymond Messien qui officia en qualité de pompes funèbres. Il fallut attendre l'entre deux guerres pour constater des funérailles civiles, très peu en l'occurrence à Baisieux. Le cercueil à l'église était placé dans l'allée centrale face à l'autel. Durant la messe EN LATIN, le prêtre prononçait le sermon EN FRANÇAIS depuis la chaire de vérité. La famille communiait. Après « l'ite missa est », l'assemblée suivait le cercueil vers le lieu de repos du défunt.

Au cimetière le prêtre bénit pour la dernière fois le cercueil, les assistants jettent de l'eau bénite et de la terre dans la fosse. A l'issue de la cérémonie, souvent, était organisé un repas que l'on désignait par l'expression : « croquer la tête du mort »... A la paroisse Saint-Martin, les familles se retrouvaient chez mademoiselle Irène Debaisieux au café de la Cloche (célèbre estaminet) face à l'église. Quant à Baisieux Saint Jean-Baptiste les agapes se déroulaient à « la salle du facteur » chez Louise du « facteur » puis chez Alice Dupont Derache. Ce repas commençait dans un silence et un recueillement religieux. Au menu c'était souvent le bouillon ou « l'hochpot » arrosé d'alcools courants comme la bière, le vin et le fameux genièvre (l'bistoule en patois)... L'ambiance dégénérait quelquefois en quelques

# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

« familiarités » après le départ du prêtre, qui acceptait très souvent l'invitation. Auparavant « le gâteau funéraire » avait été béni par le curé. Quand les moyens financiers manquaient, et c'était bien fréquemment le cas, cela se déroulait chez le défunt ou un membre de la famille proche, par de simples brouets. Il arrivait aussi que rien ne se passât après l'enterrement et chacun retournait dans sa « maison manable » (dénombrements du XVIème) méditant sur la vie d'un paroissien décédé s'arrêtant parfois dans l'un des nombreux estaminets bordant les chaussées des deux paroisses en guise « d'ablutions ».

## LE DEUIL

La veuve, si elle participait à l'enterrement, portait une robe, un châle, un chapeau des gants et des bas de couleur noire. Il est vrai qu'une tradition voulut que la veuve n'assistât pas aux funérailles. (Ce fut le cas de ma grand-mère maternelle par exemple en 1969 avec qui j'ai passé la matinée). Néanmoins la veuve portait le deuil pendant au moins six mois... Puis « l'uniforme » était allégé... Six mois de demi deuil... La couleur violette ou parme sera autorisée... La période de deuil est ponctuée de différentes messes dont celle de la quarantaine en référence à l'ascension du Christ qui avait lieu 40 jours après Pâques... puis la messe du bout de l'an soit un an après le décès. Auparavant, dans le mois qui suit le décès, les paroissiens sont invités à la messe d'OBIT, fondée pour le repos de l'âme des morts.

Je tiens à préciser que dans cet article, je n'ai pas évoqué les périodes d'épidémies (la lèpre au Moyen Age, la peste noire ainsi que le choléra) où les décès pullulaient et où il fallait parer au plus pressé pour enterrer les pauvres morts. Il faut ajouter que de septembre 1709 jusqu'au printemps 1710, il est constaté dans notre secteur de BAISIEUX (mais aussi à Camphin en Pévèle et à Cysoing) de nombreux décès consécutifs à un hiver très rude, dur et rigoureux que le curé d'une paroisse située à quelques lieues de Baisieux (Rumegies) assimilera à une « sorte de peste » sans en être persuadé. En pareil cas, l'organisation des funérailles était réduite au plus strict minimum et les inhumations à profusion obligeaient les gens du lieu à des enterrements par tombereaux complets quelquefois sans témoins, pour éviter les contagions. Les années apocalyptiques au XVIIIème siècle sont 1709, 1763 et 1794. Au XVIIIème siècle l'année 1832 fut également terrible.

# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

## AUJOURD'HUI

Désormais, les funérailles sont réglées par la famille en liaison avec les pompes funèbres qui négocient avec les autorités, ecclésiastiques ou non, le déroulé des funérailles les heures et jours des enterrements sont presque imposés... les chaires de vérité comme de nombreuses statues ont disparu de l'intérieur des édifices religieux... les agents des pompes funèbres aident le prêtre et remplacent les enfants de chœur, les cortèges funèbres se déroulent en voiture... Le deuil n'est presque plus porté par la famille et les incinérations se font plus nombreuses, les cendres éparpillées ou non dans les cimetières ou au funérarium.

MAIS, « IL FAUT ÊTRE DE SON TEMPS » nous répète t'on très fréquemment... les traditions se perdent dans la modernité... ou la recherche de la facilité ou de la simplicité... PAUVRE MARTIN comme le chante si bien Georges Brassens...



Ci-dessus : images mortuaires en guise de remerciement



# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

## CONCLUSION

La boucle est loin d'être bouclée... De nouvelles recherches sont encore à entreprendre... Je pense avoir donné quelques pistes d'investigation pour les amateurs de l'Histoire de nos pays qu'elle soit petite ou grande.

« Le coup d'œil sur l'Histoire, le recul sur une période passée où comme aurait dit Racine vers un « pays éloigné » vous donne des perspectives sur votre époque, et vous permet d'y penser d'avantage, d'y voir d'avantage les problèmes qui sont les mêmes ou les problèmes qui diffèrent ou les solutions à y apporter » a écrit notre académicienne Marguerite YOURCENAR.

Je pense que nous devons nous inspirer du passé, et il nous le faut bien l'analyser pour mieux appréhender le futur proche et préparer la construction du meilleur des mondes pour les générations de demain, même si le parfait est inaccessible .

*Pour écrire cet article, je me suis inspiré de plusieurs auteurs*

*Pierre PIERRARD :*

- *Le Nord au XIX ème siècle*
- *Histoire des curés de campagne*
- *Lille et les lillois*
- *Gens du nord*

*Et de bien d'autres ouvrages de ce grand historien lillois*

*Jean-louis Beaucarnot :*

- *Qui étaient nos ancêtres*
- *Trésors et secrets de la généalogie*
- *Entrons chez nos ancêtres*

*Georges Lefebvre :* - *Les paysans du Nord pendant la Révolution Française*

*Chanoine Bataille :* - *Cysoing: les seigneurs, l'abbaye, la ville, la paroisse... 1934*

*Théodore Leuridan :* - *Les sires de cysoing et leur domaine féodal*

*L. Detrez :* - *La Flandre religieuse sous la Révolution*

*Albert Babeau :* - *Le village sous l'Ancien Régime PARIS 1878*

*Jules Joly :* - *Vivre au village*

# LES FUNÉRAILLES D'ANTAN

- Henri Platelle : - (présentation) *Journal d'un curé de campagne au XVII<sup>ème</sup> siècle*
- Paul Delsalle : - *Lille-Roubaix-Tourcoing: histoire et traditions*
- Honoré de Balzac : - *Le curé de village*

## Les revues

- PAYS DE PEVELE
- LA FONDATION DE PEVELE
- LES REVUES DU TERROIR DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE VILLENEUVE D'ASCQ
- JEAN-PHILIPPE PUCHE *De la communauté villageoise d'Ancien Régime à la commune post-révolutionnaire: BAISIEUX (Mémoire de Maitrise -1975)*
- BAISIEUX 2000

*Les Archives Départementales du Nord, les archives diocésaines, les archives de la ville de Lille, de la ville de Roubaix, de la commune de Baisieux ainsi que des archives privées et quelques témoignages oraux (Bernard Lepers, Ghislaine David, Marie-Louise Fruit-Menet et Monique Rassel-Menet ainsi que Jacques David) m'ont permis de mener à bien cette étude et de la rendre vivante malgré le sujet traité.*

**BAISIEUX, LE 4 NOVEMBRE 2022**

**JEAN-PHILIPPE PUCHE**